

Revue
de l'**histoire**
des **religions**

Revue de l'histoire des religions

3 | 2008
Varia

Guy Bedouelle, Jean-Louis Bruguès, Philippe
Becquart, *L'Église et la sexualité. Repères historiques et
regards actuels*

Camille de Villeneuve



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/6783>

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2008

Pagination : 431-434

ISBN : 978-2200-92445-4

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Camille de Villeneuve, « Guy Bedouelle, Jean-Louis Bruguès, Philippe Becquart, *L'Église et la sexualité. Repères historiques et regards actuels* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2008, mis en ligne le 20 janvier 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/6783>

Tous droits réservés

Guy BEDOUELLE, Jean-Louis BRUGUÈS, Philippe BECQUART, *L'Église et la sexualité. Repères historiques et regards actuels*, Paris, Éditions du Cerf, 2006, 19,5 cm, 271 p., (« Histoire du Christianisme »), 18 €.

Il n'est sans doute pas de points de doctrine de l'Eglise catholique plus critiqués et incompris que ceux portant sur la sexualité. Le livre de Guy Bedouelle, Jean-Louis Bruguès et Philippe Becquart, *L'Église et la sexualité, repères historiques et regards actuels*, donne des clés de compréhension de la doctrine chrétienne sur la sexualité. Malgré sa sympathie en faveur du discours catholique, il ne fait aucune part à l'apologie. Ce travail, fruit de la réflexion des étudiants d'un séminaire de l'université de Fribourg dirigé par les auteurs, tend à expliquer la position de l'Eglise sur les questions morales et sociales relatives au sexe dans une perspective historique et théologique. Le livre se partage en sept chapitres qui portent chacun sur un aspect de la sexualité. Le mariage, clé de voûte de la doctrine chrétienne, en est le premier et le fondement ; de la doctrine du mariage, seul lieu possible de pratique de la sexualité, découlent les positions de l'Eglise sur les autres sujets abordés. Suivent ainsi des chapitres sur les fiançailles et les relations préconjugales, la contraception, l'avortement, la masturbation, l'homosexualité et la différence sexuelle, enfin sur la chasteté et la pudeur. On peut regretter que la sodomie, uniquement abordée dans le chapitre sur l'homosexualité, n'ait pas fait l'objet d'un traitement à part. Elle fut pourtant une construction médiévale fondamentale dans le discours chrétien sur la sexualité, comme le rappelle le livre récent de Mark Jordan, *L'Invention de la sodomie dans la théologie médiévale* (Epel, trad. de l'anglais par Guy Le Gaufey, 2 007).

Chaque chapitre est traité en deux temps. Les auteurs abordent le sujet d'un point de vue historique et culturel : ils en rappellent les conceptions antiques et sémitiques avant d'en retracer l'histoire proprement chrétienne des Pères de l'Eglise jusqu'au ^{xx}e siècle. L'évocation du contexte social et historique a le mérite de rappeler la rupture qu'a constitué le discours chrétien sur la sexualité, et rappelle l'étonnante modernité de certains textes patristiques, comme celui de Tertullien évoquant la relation d'intimité d'une femme enceinte et de son enfant dans le *Traité de l'âme* : « j'en appelle à toi, mère, qui es enceinte maintenant ou qui as déjà des enfants (...). Dis-nous : est-ce que tu ne ressens aucun mouvement de vie dans le fœtus ? Es-ce que tes entrailles ne tremblent pas, tes côtes ne bougent pas, ton ventre ne palpète pas, lorsque la masse que tu portes change de position ? » (cité p. 139). L'originalité de la doctrine chrétienne, principalement nourrie de la Bible et des épîtres pauliniennes et dont l'on trouve des anticipations stoïciennes notamment au sujet de la condamnation de l'avortement, fut de rompre avec l'antique union du sexe et du mythe et la ritualisation de la sexualité. Le caractère sacramentel que l'Eglise a donné au mariage, sur le fondement des épîtres de Paul, a protégé le consentement des femmes.

En rappelant dans l'esprit de l'Ancien Testament la nature sacrée de toute vie humaine et de toute personne, elle a mis fin à la pratique de l'infanticide et à la banalisation de l'avortement propre au monde romain. Cela n'empêche pas les auteurs de rappeler sans complaisance les excès de l'Eglise dans la condamnation de la chair et du sexe, la valorisation dans les premiers temps de l'Eglise de la virginité et ses propos outrés notamment sur l'homosexualité, dont la pratique est considérée encore comme un crime abominable méritant le châtement divin par le pape Pie X en 1890 et fut puni tout au long de l'histoire d'abord par la mort jusqu'au XIII^e siècle, puis par l'exil et l'excommunication. L'intérêt de cette approche historique est également de montrer comment la doctrine catholique actuelle s'est élaborée progressivement et demeure relativement récente. Certains de ses principes le sont depuis seulement un siècle et demie ; l'embryon, considéré comme inanimé dans ses quarante premiers jours, selon la théorie aristotélicienne de l'animation médiate, fut considéré comme une personne humaine dès sa conception par Pie XI en 1869. L'histoire montre enfin que l'Église fut parfois plus tolérante que la société à l'égard des mœurs sexuelles. La masturbation fut victime d'une véritable cabale médicale aux XVIII^e et XIX^e siècles, à la suite de la parution du livre *Onania ou l'odieux péché de la masturbation et toutes ses conséquences affreuses pour les deux sexes* (1715), à laquelle l'Église ne participa pas.

Dans un deuxième temps, les auteurs exposent la doctrine actuelle de l'Église sur le sujet abordé, largement inspirée de la théologie du corps développée par le pape Jean-Paul II tout au long de son pontificat, notamment dans ses ouvrages *Amour et responsabilité. Etude de morale sexuelle*, qu'il écrivit alors qu'il n'était encore que cardinal, et *Homme et femme il les créa. Une spiritualité du corps*, ouvrages abondamment cités par les auteurs. Ils en démontrent ainsi la cohérence et l'intelligence, qu'assure la considération du mariage comme l'union mystique du Christ et de son Eglise : la sexualité est appelée à être vécue au sein du mariage, ouvert à la procréation, signifiant ainsi la bonté de l'acte créateur divin. De ce fondement théologique découle l'approche catholique de la sexualité, qui ne dissocie pas l'amour charnel de l'amour spirituel et donne sa pleine valeur au plaisir. Les auteurs n'hésitent pas à signaler le manque de clarté et d'adresse qu'eut l'Eglise dans la promotion de son discours, notamment sur la contraception, rappelant l'effet désastreux qu'eut l'encyclique *Humanae vitae* sur les catholiques, ni à évoquer un manque d'attention liturgique à la période des fiançailles dont le caractère institutionnel sous l'empire romain jusqu'au XVIII^e siècle faisait un engagement en soi. Une réflexion théologique sur les fiançailles permettrait de rénover l'approche des relations pré-conjugales qui font pour l'instant l'objet d'une pure et simple condamnation. Les auteurs regrettent ainsi que l'on oublie la valeur spirituelle propre au concubinage, en évoquant la promesse sur laquelle il se fonde, semblable à celle des fiançailles : « S'il y a promesse, c'est qu'il y a échange de paroles, partage de valeurs humaines et spirituelles, d'où

découlent un certain nombre d'obligations et de devoirs auxquels les formes les plus sérieuses de concubinage n'échappent pas » (p. 82). La sympathie des auteurs en faveur de la doctrine catholique leur interdit cependant de réfléchir plus avant à certaines formulations et les amène ainsi, parfois, à user de formules rapides pour caractériser la sexualité de nos contemporains, qui mériterait en elle-même un ouvrage. Ils dénoncent ainsi rapidement « individualisme et subjectivisme, rationalisme scientifique et idée de progrès, éthique du plaisir et utilitarisme » (p. 76) comme des ferments de dissolution de la relation conjugale, sans prendre la peine de les différencier. Cette même sympathie amène également les auteurs à noircir le tableau des relations affectives aujourd'hui sous prétexte de la perte du sens chrétien du mariage, avec des formules expéditives : ainsi de l'idéal amoureux moderne dans lequel « la survalorisation du sexuel se fait au détriment d'autres critères éthiques (confiance, fidélité, responsabilité, vérité) » (p. 78). Le langage de l'Eglise sur la sexualité ne fait pas l'objet d'une analyse critique : le terme de « péché grave » pour désigner les relations pré-conjugales (p. 81) reste admis, les expressions de « grave dépravation » (p. 228) ou encore d'« immaturité affective » pour désigner l'homosexualité également. La position de l'Eglise sur l'homosexualité, dont la radicalité s'explique par sa conception du mariage orienté vers la procréation, se satisfait de jugements que les auteurs parviennent difficilement à justifier : selon le *Catéchisme de l'Eglise catholique*, les actes d'homosexualité « ne procèdent pas d'une complémentarité affective et sexuelle véritable » (p. 234). Mais comment déterminer l'authenticité de cette complémentarité ? Au sein de l'Eglise, des théologiens s'attellent à la tâche de mieux définir et comprendre l'homosexualité, à l'abri des jugements généraux, comme la théologienne Véronique Margron. Le manque d'analyse critique des auteurs les amène encore à justifier la doctrine de l'Eglise sur la contraception, qui distingue les méthodes naturelles des méthodes anti-naturelles (dont l'usage est considéré comme signe de « désordre objectif de l'amour ») par des subtilités qui ne prennent pas toujours en compte la relation amoureuse dans sa globalité. Ainsi il demeure difficile de comprendre que le « désordre » engagé par l'utilisation d'une méthode anti-naturelle « peut ne pas être ressenti subjectivement, si la perception psychologique de cette rupture du don n'est pas pleinement consciente. Il n'en demeure pas moins qu'il existe objectivement dans la réalité » (p. 119). Comment la relation amoureuse, rencontre de deux subjectivités, est-elle évaluable objectivement ? La contraception dite naturelle, c'est-à-dire le fait de faire l'amour en dehors des périodes de fécondité, n'est-elle pas dans cette perspective aussi désordonnée que la contraception dite anti-naturelle, car elle est aussi « une rupture du don » ? L'usage des méthodes contraceptives ne relève-t-il pas en définitive du choix intime du couple ? Une critique plus conceptuelle des termes de nature, de vérité, d'objectivité, de don, aurait été bienvenue. On appréciera que les auteurs concluent ce chapitre en rappelant que « la condamnation magistérielle de

la contraception ne saurait être celle de tous ceux qui s'y trouvent engagés » et que la sexualité n'est pas tant un domaine à légiférer qu'un « espace à évangéliser, le lieu d'une possible croissance, où rien n'est donné à l'avance » (p. 121). L'ouverture des auteurs à la réflexion met ainsi parfois leur discours raisonné et prudent, soucieux du respect à garder envers les personnes concernées, en porte à faux avec les formules abruptes du magistère.

Camille de VILLENEUVE,

École Pratique des Hautes Études, Paris.

Jean-Philippe SCHREIBER (éd.), *Théologies de la guerre*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2006, 24 cm, 146 p. (« Spiritualités et pensées libres »), 17 €.

Ce collectif rassemble les interventions faites au séminaire international d'anthropologie religieuse à l'Université de Bruxelles (centre interdisciplinaire d'étude des religions et de la laïcité), initié par Jacques Marx, ancien vice-président de l'Institut d'étude des religions et de la laïcité. Après une première publication portant sur le thème de la sacralisation du pouvoir dans la série « Problème d'histoire des religions » en 2003, l'ambition de ce groupe de chercheurs était de réhabiliter la violence de guerre comme objet d'histoire, y compris d'histoire religieuse. Comme le précise Jean-Philippe Schreiber dans son avant-propos, c'est à partir d'une réflexion sur l'articulation entre la dimension anthropologique de la bataille comme expression du sacré et la dimension théologique de la sacralisation de la guerre que ce séminaire s'est porté vers l'analyse, d'une part, de la ritualisation du conflit, d'autre part, de sa sacralisation et de sa limitation par la codification du droit de la guerre (*jus ad bellum* et *jus in bello*). Ces études des relations entre guerre et religions ont une double originalité : elles se situent à la croisée d'une lecture anthropologique et d'une optique théologique ; elles explorent le cadre classique d'émergence et de constitution des doctrines de la guerre juste – le christianisme dans l'espace de l'Europe occidentale du *xvi^e* au *xx^e* siècle – sans s'y restreindre, puisqu'une série d'analyses procède par variations géo-temporelles en s'ouvrant au monde païen (la Rome antique), aux deux autres monothéismes (l'histoire juive et l'islam médiéval) et à l'Extrême-Orient (la Chine du *iv^e* siècle avant notre ère).

La première série d'études porte sur l'espace historique du christianisme. S'inscrivant dans le contextualisme de Quentin Skinner, qui prend ses distances avec une lecture internaliste des textes politiques pour les replacer dans leur contexte idéologique, Monique Weis articule les transformations des théories de la guerre juste aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles aux usages des arguments religieux dans les tentatives de justification de la